

(Ecoutez !) Pour obtenir la tranquillité, la pacification d'un pays, ce n'est pas lorsque le peuple est déjà mécontent, lorsqu'il souffre, qu'il faut encore l'exaspérer. Je crois que la Chambre ferait beaucoup mieux de s'appliquer à rechercher les causes du mal pour y remédier, de sonder la plaie avant de la panser. (M. O'Connell entre ici dans des détails puisés dans des rapports publiés à diverses époques, et desquels il résulte que le peuple irlandais est aussi patient et résigné qu'il est malheureux.) Pour pacifier ce peuple que faudrait-il faire ? Non pas chercher à l'intimider, mais lui rendre justice tant politiquement que dans les rapports de propriétaire à fermier. Voici les conditions sur lesquels je me plais à appeler l'attention de la Chambre : 1e. Les Irlandais ne sont pas suffisamment représentés dans la Chambre ; 2e. il faut étendre la franchise électorale ; 3e. réformer les corporations ; 4e. arranger d'une manière satisfaisante la position temporelle de l'Eglise. (Ecoutez !) Si vous voulez contraindre l'Irlande à aimer l'Angleterre et à rester unie avec elle, voilà les quatre choses qu'il faut lui accorder ; puis il faut révoquer les statuts qui depuis l'Union régissent les relations de propriétaire à fermier en Irlande. Le misérable bill de coercition ne fera rien. Il y a en Irlande beaucoup d'excellents propriétaires, il y en a aussi beaucoup de mauvais ; de nombreux domaines sont administrés par des agents. Il est à désirer que le droit du tenancier établi dans l'Ulster depuis trois cents ans soit étendu à toute l'Irlande. (Ecoutez !) Je voudrais aussi qu'une lourde taxe fût levée sur les propriétaires absents ; il est bien certain que si le Parlement désire sincèrement mettre un terme aux meurtres qu'il déplore en Irlande, il doit s'attaquer à la cause de ces meurtres."

LES ETATS-UNIS ET LE MEXIQUE.

(Du Franco-Américain.)

Dimanche, 24 mai, midi.—Le *Picayune* de la Nouvelle-Orléans, du 17, et le *Mobile Advertiser*, du 18, donnent la nouvelle de deux batailles sérieuses, ayant eu lieu entre les troupes américaines et mexicaines : les Mexicains, assurent ils ont perdu 1,200 hommes.

La première bataille a eu lieu, le 7, pendant le retour au camp de Matamoras du général Taylor, qui revenait de Point-Isabel avec 1,600 soldats. Les troupes mexicaines par lesquelles il a été attaqué se montaient, dit-on, à 7,000 hommes. Les Mexicains ont été repoussés à la pointe de la bayonnette.

L'armée des Etats-Unis coucha une nuit sur le champ de bataille, le lendemain, elle trouva, sur la place, deux cents cadavres Mexicains et plusieurs pièces d'artillerie que l'ennemi avait abandonnées. Le général Mexicain Vega, le même qui avait eu une entrevue avec le général Worth, sur la rive occidentale du Rio-Grande, a été fait prisonnier.

La seconde bataille a été livrée, le 9, sur les 3 heures et demie de l'après-midi, à trois milles du camp du général Taylor. L'action commença sur le bord d'un ravin, à un mille environ d'un bois (*chapparel*) dont l'étendue était de quatre lieues. Les Mexicains ouvrirent le feu avec leur artillerie, qu'ils avaient placée de manière à balayer un passage étroit, où le général Taylor était obligé d'entrer car il était cerné de l'autre côté par un marécage. A l'instant, le général Taylor ordonna une charge en dépit du feu meurtrier des Mexicains, et ses soldats parvinrent à chasser l'ennemi à la bayonnette. L'attaque fut si soudaine et si terrible, que le général Arista n'eût pas même le temps de sauver ses papiers et ses lettres qui, tous, tombèrent entre les mains du général Taylor.

L'action dura une heure et demie et pendant ce temps, six cents Mexicains furent ou blessés ou tués. Les Américains se sont emparés de huit pièces d'artillerie. La perte, du côté du général Taylor, s'est élevée à 62 mort ou blessés ; parmi les premiers, le colonel McIntoch et le lieutenant Cochran, tués par l'éclat d'un obus et un ou deux autres, dont le nom n'a pas été transmis. Le colonel Kane, Swets, Gates, Verbank, Hove, et quelques autres, sont parmi les blessés.

Le brave major Ringold qui avait été grièvement blessé, pendant la bataille du 7, est mort, le 10, des suites de ses blessures, il a été vivement regretté par toute l'armée. La perte totale des Mexicains s'élève au moins à 1,200.

Les troupes ennemies se montaient au moins à six mille hommes, tandis que celles des Etats-Unis ne dépassaient pas le nombre de 1,600. Les prisonniers ont été échangés après la bataille ; le capitaine Thornton et le lieutenant Harden ont été rendus ; le lieutenant Deas n'a pu être réclamé.

Le général Taylor a refusé de rendre le général Vega, le réservant pour échange avec un officier du même rang, au cas où l'un d'eux serait pris par les Mexicains.

Ces derniers comptaient tellement sur une victoire, qu'ils avaient déjà fait, à l'avance, de grands préparatifs pour la célébrer. Mais les Américains ont bouleversé leurs projets, par le résultat des deux batailles. Grand nombre de Mexicains se sont noyés dans leur suite, en essayant de traverser le Rio-Grande. Le général Taylor est rentré, dans l'après-midi, au camp de Matamoras, y laissant toutes ses forces ; il est reparti le lendemain matin, pour Point-Isabel, et y est arrivé, le 10 au soir, sans avoir été inquiété. Le 11 au matin, il retournait à Matamoras. L'armée des Etats-Unis est pleine d'enthousiasme.

On assure que le consul Américain et tous ses compatriotes, résidant à Matamoras, ont été arrêtés et envoyés à Saitto, petite ville, située à 30 milles de la ville assiégée.

Un *extra* du *New-York Sun*, arrivé ce matin confirme tous les détails du journal que nous venons de citer.

Un journal de Galveston rapporte que le 13 du courant le général Taylor apprit à son camp la nouvelle que 3,000 Mexicains étaient arrivés à Matamoras et que plus de 3000 hommes avaient traversé le Rio-Grande. Le général Paredés lui-même venait combattre le général Taylor, à la tête d'une armée de 15,000 hommes. A cette nouvelle, le général Taylor a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver de soldats à Point-Isabel.

Le major Brown est mort d'une blessure qu'il a reçue à la cuisse.

Les prochaines malles des Etats-Unis nous apporteront probablement des nouvelles très importantes.

COMMUNIQUÉ A L'INSTITUT CANADIEN : PAR LE DR. TACHÉ.

SUITE ET FIN.

Un mot sur le comté de Rimouski.—Constitution Médicale.

C'est ici que j'ai fixé mon séjour ; loin de la ville, où des amis, que je remercie de leurs zèle me faisaient espérer un bel avenir au milieu des riches et des puissants ; mais je ne me sentais pas de taille, je suis avec Béranger de l'avis de Tarlupin si j'aurais vu le roi je voudrais :

"Qu'il ôte sa couronne

"Quand je mettrais chapeau bas."

D'ailleurs il me faut l'air de la mer, la vue du grand fleuve ; les cris du Goëland, et puis j'aime tant à m'asseoir au foyer du vieux conteur ; mais à demain, nous irons voir la rivière Rimouski, nom sauvage qui veut dire "terre de l'originaux."

Regardez cette trouée faite au milieu des bois de l'île St. Bernabé qui est devant nous, c'est l'ouvrage d'un hermite, mort il y a quatre-vingt ans. Voici le récit du respectable vieillard M. Charles Lepage, que tous les petits enfants appelaient le Grand-Père et qu'on avait surnommé le Patriarche de la paroisse ; la mort vient de nous l'enlever à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Un jour d'automne, dit-il, arrive ici un homme d'environ cinquante ans, il s'appelait Toussaint Cartier, natif de St. Malo, avait servi dans la marine française et se disait cousin de Jacques Cartier, à la vue de l'île il s'écrie :

"Sur cette île sauvage.

"Feraï mon hermitage."

Il obtint de mon grand-père, seigneur de St. Bernabé, la permission de faire sur l'île autant de défrichement qu'il voudrait. Il se bâtit une maison où il vécut environ vingt ans, partageant son temps entre la prière, la lecture et le soin de son petit champ. Jamais nous n'avons eu de détails sur sa vie, mais le père Toussaint, car c'est ainsi qu'on le nommait, paraissait accomplir un vœu : il ne venait à terre ferme d'ordinaire que lors des visites du missionnaire, le père Ambroise, avec lequel il était très intime. Un matin, c'était le 31 de janvier 1767, nous ne vîmes pas de fumée à la cheminée de l'hermite, je fus envoyé par mon grand-père pour en connaître la cause, nous le trouvons étendu sur le plancher, son chien lui léchait la face ; apporté à la maison seigneuriale, il y mourut dans la nuit son corps repose dans l'église qui remplace la chapelle à la grande porte de laquelle il avait demandé d'être inhumé."

Remontons la rivière, quelle élégante courbure elle forme ! voyez cette pointe couverte de saules, de peupliers et de sapins et ces charmantes petites îles qui ressemblent à des bocages flottants ; mais voyez que les bords de la rivière s'élèvent, se rapprochent, nous entrons dans un long corridor sombre sur les hautes murailles duquel la nature, de son burin capricieux, a tracé des lignes mystérieuses. Voici les chutes dont nous entendions le bruit, elles sont placées l'une au dessous de l'autre comme des degrés, elles forment une hauteur d'environ cent cinquante pieds ; mais retournons nous reposer ; du moulin nous prendrons passage sur ces gais radeaux formés de madriers ; entendez vous le violon, voyez-vous déjà s'agiter les danseurs, le courant nous fera arriver à bon port après un joyeux voyage.

Reprenons notre route avec le lever du soleil : voici la Pointe aux Pères, ainsi nommée d'un établissement formé ici par les Pères Jésuites : quelle belle vue de la mer et quelle belle plage ! Voici dans le lointain le clocher de Ste. Luce, cette église est bâtie sur une pointe, de telle sorte que de loin on la dirait élevée sur un rocher entouré d'eau. De ce joli village voyez l'anse aux Coques, qui s'avance dans les terres avec sa bordure de sable fin. L'hiver forme souvent ici à l'entrée de la baie des montagnes de glaces qu'on appelle les remparts ; les vents d'hiver faisant battre les flots chargés de glaçons sur des rochers à fleur d'eau, ces glaçons s'amontent, se cimentent par l'eau qui se congèle et élèvent leurs sommets découpés à angles quelques fois jusqu'à la hauteur de cent pieds.

C'est le calme qui est beau ici, un horizon sans borne, la vue des vaisseaux qui apparaissent çà et là au loin comme des points niper-